Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 28

Artikel: Où sont-ils ?
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219639

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

talons de triège et des blouses à revers. Les membres du bureau, eux, se sont « rechangés » comme ils disent, mais portent encore les gros souliers qu'ils ont pour s'en aller dans la campagne.

C'est également là, dans cette salle, que se tiennent les séances des sociétés du village : société de chant, syndicat, société de Jeunesse, société de laiterie, société de développement, que sais-je encore. C'est dans cette salle que, tous les quatre ans, ont lieu les élections communales. Car, pour modeste qu'on soit, on n'en tient pas moins à dire son mot dans les affaires du village et l'on se garde bien de manquer le scrutin, surtout si l'on conserve au fond du cœur quelques petites rancunes personnelles à satisfaire.

Chaque année, sur cette place publique, on procède à l'essai de la pompe. Ce jour-là, le capitaine et ses officiers sont méconnaissables. Habituellement, vous les rencontrez, en gilet à manches, poussant la brouette à fumier ou conduisant un char de campagne. Aujourd'hui, ils ont un casque qui brille et un bel uniforme qui en impose à la fois à la troupe et aux spectateurs. Et partout, sur le casque, sur les épaules et sur les manches, il y a des galons d'or. Le capitaine commande la manœuvre, le porte-lance arrose le toit du collège et les jardins du voisinage, après quoi, tous ensemble, on s'en va boire un verre.

* * *

Quand on quitte la Salle du Quatorze-Avril qui résume, à elle seule, toute la vie politique du village, on passe devant la cave du régent — une belle cave, tournée au nord, afin que le vin s'y maintienne au frais — on descend le Crêt et l'on arrive sur la plage.

L'eau clapote doucement sur les galets de la grève. Les marronniers étalent leurs branches aux larges feuilles, tandis que les peupliers centenaires semblent monter une garde perpétuelle autour de la vieille église romane dont la gracieuse silhouette se détache sur le ciel bleu. C'est là, près de cette tour carrée, au grand toit en pyramide, que vit le passé ; là, qu'en des temps qui sont révolus, des moines chantèrent des litanies et se soumirent à la discipline de Cluny. De ce prieuré, qui eut son moment de gloire, il ne reste qu'une partie de l'édifice qui, du reste, fut restauré avec goût. Tout près, il y a un manoir aux contrevents fermés et un grand parc, à demi abandonné, qui s'étend jusqu'aux peupliers du rivage.

Je l'aime ce village parce qu'il est resté lui-même. Je l'aime pour son charme particulier et sa poésie discrète faite de grâce et de simplicité. Je l'aime surtout parce qu'il n'a pas dévié de ses origines et qu'il demeure fidèle à son lointain passé.

* * *

Aujourd'hui, c'est dimanche. Un de ces beaux dimanches de juin, plein de lumière et de joie. Une odeur de foin séché flotte dans l'air et partout la vigne, à peine effeuillée, dresse ses tiges tendres chargées de vrilles.

Ceux qui ne font pas la « reposée », derrière les volets mi-clos, sont descendus vers le débarcadère. Il y a d'abord l'agent de police imposant dans son bel uniforme à passe-poil bleu. Et puis il y a les municipaux qui sont allés voir si l'esparcette avait bien fleuri ou si les blés étaient hauts. Ayant parcouru la campagne, ils reviennent, en bras de chemise, tandis que la femme traîne les marmots après elle. On s'assied sur les bancs, à l'ombre des marronniers, on s'éponge le front et l'on attend le bateau de trois heures qui quitte le débarcadère d'Ouchy. Des gamins jouent dans le sable, des amoureux se promènent sous les acacias, un pêcheur lève son filet, tandis qu'une automobile s'arrête devant la grille du manoir.

Cependant, le bateau grandit à l'horizon, on entend le bruit de ses aubes, il s'avance, décrit une courbe et stoppe devant le débarcadère. Alors les promeneurs descendent. Les dames sont en toilettes claires et en bas de soie. Les hommes portent des gilets piqué blanc et des cols mous. Les uns tiennent leur chapeau à la main à cause de la chaleur ; d'autres n'ont point de chapeau. On se salue, on bavarde, on rit, cependant que l'agent de police, à intervalles réguliers, lance d'une voix grave : « Circulez, mesdames et messieurs, circulez ! »

On gravit le Crêt et l'on s'en va se restaurer au « Café de la Terrasse ». Il fait bon sous les ombrages, devant un verre de bière ou une bouteille de Dézaley. On admire le paysage, on compte les bateaux qui sillonnent le lac et l'on dit :

— Comme c'est tranquille !

Si la Dent d'Oche a mis son « capuchon », il se trouvera sûrement quelqu'un pour déclarer : « C'est signe de pluie ».

Le temps passe.

Ceux qui ne tiennent pas à s'attarder, regagnent la ville par petits groupes. Ils suivent le bord du lac et, quand ils ont passé les Pierrettes, ils prennent le joli chemin qui, de l'embouchure de la Chamberonne, les ramène à Ouchy sans jamais quitter les ombrages.

D'autres jouent aux cartes ou commandent une friture. Ils auront juste le temps de vider leur dernier verre avant le départ de l'autobus. En effet, la grande voiture bleue des Auto-transports des Rives du Léman stationne devant le collège. On entend ronfler le moteur. Le dernier voyageur gravit les degrés, la porte se referme et la voiture s'en va, tandis que les villageois regagnent paisiblement leurs demeures.

* * *

Je pense que chacun de nous possède ainsi un village aux horizons clairs, aux collines souriantes, au décor tranquille et au charme inédit. Un village où la vie coule en paix, où chacun vaque à ses occupations sans se soucier de ce qui se passe en lointains pays. Un village où les règlements ne sont point sévères et où les gamins peuvent aller à la maraude des cerises pendant que le syndic trait ses vaches et que le garde-champêtre sarcle sa vigne. Tous, tant que nous sommes, nous l'avons peuplé, ce village, de tous les rêves de la petite enfance. C'est pourquoi nous l'emportons dans notre souvenir tel qu'il nous est apparu aux jours lointains des premières émotions. Au cours de la vie, les paysages merveilleux que nous regardons avec nos yeux d'hommes, nous les rapportons tous à ce cadre ingénu de nos premières joies. C'est là que nous avons vu naître le printemps, l'immortelle jeunesse de cette saison divine; là que nous avons découvert les ombrages, les sources, les sentiers dans les vignes et le grand lac qui s'en va jusqu'à la ligne bleue des Alpes de Savoie.

. . . . . .

C'est le soir, les toits fument, les vaches rentrent de l'abreuvoir. On s'assied sur le seuil des portes où la fraîcheur descend et les yeux se lèvent vers la voûte bleu sombre où apparaissent les premières étoiles. *Jean des Sapins.*

OU SONT-ILS ?

Le « Conteur », toujours soucieux de noter les menus faits de notre histoire lausannoise, tient à reproduire, d'après l'un des mieux informés des journaux parisiens, le fait-divers suivant qui a échappé à la vigilance de nos confrères de la presse locale :

« *Une aubaine.* — Ce richissime israélite qui fit sa fortune pendant la guerre en fabriquant des fusées, est allé dernièrement en Suisse.

Il frêta un jour un bateau pour aller à Lausanne en compagnie d'une petite cour de parasites qui s'était formée autour de lui. Il leur offrit un dîner somptueux puis entra au Casino.

Il s'installa à la table de baccara, perdit d'abord 100.000 francs, les regagna, puis gagna 50.000 francs. Après quoi, il se tourna vers ses amis :

— Maintenant, leur dit-il, je joue pour vous.

Il joua quelques instants encore et ses compagnons ravis gagnèrent par son intermédiaire 5000 francs chacun.

Le jeu ne l'amusait plus. Ils repartirent. Le millionnaire voulut donner un pourboire à l'homme qui avait gardé le bateau ; il se fouilla, ne trouva pas de monnaie, glissa un billet de mille francs dans la main de l'homme. Celui-ci le regarda, abruti puis, timidement poussa le coude d'un des courtisans :

— Il s'est trompé, lui murmura-t-il, il m'a donné mille francs.

— Ne vous en faites pas, dit l'autre, protecteur.

— On ne m'a jamais donné autant ! Il s'est sûrement trompé...

— Mais non ; c'est Rotschild !

— Oh, alors... fit l'homme calmé.

Et il empocha le billet. »

Il y a un intérêt capital à fixer les détails de cet événement historique. Le « Conteur », parmi la foule de ses lecteurs, ouvre une enquête pour déterminer les points suivants :

1° — Où est situé à Lausanne le Casino où l'on peut gagner en quelques heures 150.000 frs.?

2° — Trouver le nom de l'« homme qui a gardé le bateau » et a empoché le billet de mille !

S'il ne nous parvient aucune réponse satisfaisante, nous serions tentés de croire qu'une fois encore, les Français ne savent pas la géographie! Notre confrère aurait-il confondu Lausanne avec la capitale du Pays de Cocagne ?

IL Y A CENT ANS

Notre-Dame ou l'Incendie de la Flèche.

L'INCENDIE qui a dépouillé notre belle cathédrale d'un ornement si bien en harmonie avec le reste de cet édifice auguste, dont toutes les parties portent le caractère d'un siècle grave et religieux, était digne d'inspirer la muse qui s'appelle elle-même *Muse des Lausannois.* Ce titre semi-anonyme cache ou révèle, comme on voudra, un poète national et non point un versificateur de circonstance. Néanmoins, son talent gracieux et facile aspire cette fois au mérite périlleux de l'à propos. La précipitation du travail explique et le but de l'auteur, excuse quelques négligences, quelques phrases dénuées de coloris poétique. Son opuscule se vend au profit des pauvres, mais personne ne sera tenté de dire qu'on le lit *par charité.* L'unité de ton, l'une des premières lois de toute production des beaux-arts, exigeait, ce me semble, que le poète ne cherchât pas de temps en temps à faire sourire le lecteur. Le souvenir de l'incendie qui a failli réunir dans le même morceau de cendres le plus bel édifice de notre canton, les demeures de plusieurs familles et le sanctuaire, protecteur des trésors si difficilement amassés du musée et de la bibliothèque, ne laisse pas encore sur nos lèvres de place au sourire. Le sérieux ne sied d'ailleurs pas mal à la muse lausannoise, témoin le passage brillant où elle réveille dans leurs tombeaux les ombres qui habitent le chœur de notre cathédrale, les ombres illustres d'Othon de Grandson et du pape Félix V. Ce morceau, conçu et exécuté d'une manière large, est l'invitation la plus éloquente que l'auteur puisse recevoir à ne pas éviter, dans ce genre de composition, les développements proportionnés à la grandeur et au caractère du sujet. Toutefois, cette prosopopée poétique n'est pas le seul endroit où l'auteur ait pris le ton grave qu'exigeait l'événement qu'il chante ; nous pourrions pour le prouver citer un grand nombre de vers nobles de pensées autant qu'heureux d'expression ; nous nous bornerons à en transcrier six qui donneront à nos lecteurs le désir de lire les autres:

Si le vent qui, ce soir, fait frémir vos cloisons
De son souffle eût naguère assailli vos maisons
Peut-être en ce moment, malheureux, sans asile,
Au milieu des débris de cette triste ville
Vous iriez, sous un ciel par l'orage attristé,
Implorer le chevet de l'hospitalité.

Jusqu'à présent j'ai fait la part de la sévérité plus grande que celle de l'éloge ; mais c'est par respect pour le talent de l'auteur.

Une lithographie bien exécutée, qui représente la cathédrale au moment de l'incendie, forme le frontispice de la brochure et lui donne un nouveau prix. *(Nouvelliste, 12 juillet 1825).*

A la recherche d'un appartement. — Un jeune ménage et la belle-mère de Monsieur, sont à la recherche d'un appartement. Ils tombent sur un bel immeuble dont le concierge les examine curieusement. Puis il leur demande :

— Vous n'avez pas de chien avec vous

— Non, non, répond le gendre distrait, il n'y a que ma belle-mère.